

## La réfection de l'échangeur Griffith

François Leblanc

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leblanc, F. (2011). La réfection de l'échangeur Griffith. *Moebius*, (128), 87–90.

## FRANÇOIS LEBLANC

### *La réfection de l'échangeur Griffith*

Le mercure a déjà franchi la barre des trente degrés à l'ombre, mais il n'y a justement pas beaucoup d'ombre dans les parages de l'échangeur Griffith. Du soleil, que du soleil et de la poussière, une impression subjective de cinquante degrés dans une zone semi-désertique. Lorsque le jeune inspecteur gare son *pick-up* sur le lit de gravier et ouvre la portière, Francis reçoit comme une gifle la bouffée de chaleur qui se répand dans l'habitacle climatisé.

Combien coûtera la réfection de ce monstrueux échecaveau de béton? Cinq cents millions? Un milliard? Dix milliards? Comme tout le monde, il a entendu parler de ce projet pharaonique, il a été bombardé de chiffres par des médias surexcités, mais il les a aussitôt oubliés, car de telles sommes restent pour lui purement abstraites, inintelligibles. Intarissable lorsqu'il s'agit de son salaire de cinquante mille dollars par année, qu'il estime à la fois généreux pour un homme de sa condition et insuffisant pour régler ses dettes sur diverses cartes de crédit, Francis perd ses moyens devant la danse des milliards puisés à même le trésor public.

Tu n'a jamais vu un truc pareil! crie le jeune inspecteur pour couvrir le bruit de la circulation. C'est plutôt spécial!

Il ne l'aime pas, ça se sent. L'inspecteur a le défaut de sa jeunesse, il donne des ordres comme un chien qui jappe, nerveusement, priant pour qu'on le prenne au sérieux. Trop gentil pour l'envoyer paître, Francis se contente de renâcler chaque fois qu'il lui adresse la parole. Son frère, lui, n'aurait aucune pitié pour ce blanc-bec. Dans cette famille d'arboriculteurs et d'émondeurs, Francis a

docilement suivi les traces de son père, tandis que Paul, le cadet rebelle, a plutôt élargi ses horizons en étudiant la biologie et les sciences de l'environnement, en voyageant à travers le monde et en publiant un livre magnifique sur les arbres de la planète qui a été traduit dans une vingtaine de langues. Malgré ces différences de parcours, il n'y a jamais eu l'ombre d'une rivalité sérieuse entre le futur chef de clan responsable et le héros romantique.

Regarde ça! dit le jeune inspecteur en pointant du doigt le sommet d'un pilier de béton d'une hauteur de soixante-quinze pieds.

J'avoue que ce n'est pas banal, concède Francis en se grattant le crâne.

Il faut que Paul voie ça, songe-t-il alors. Même si son petit frère a grimpé jusqu'au faite d'un séquoia de cent douze mètres pour homologuer un record de hauteur, même s'il a soigné un cyprès précolombien quelque part dans le sud du Mexique, il n'a sûrement jamais été témoin d'un tel phénomène. Au creux d'une inaccessible anfractuosités dans la structure de béton, un arbuste s'est enraciné et a pris une étonnante expansion. Son apparition et sa survie dans un environnement aussi hostile et pauvre en nourritures terrestres tireraient des larmes au plus insensible des jardiniers.

Qu'est-ce que c'est?

Je n'en suis pas certain, à cette hauteur, c'est difficile de se prononcer, mais on dirait bien un *Rhus odoratus stolonifera*.

Ah oui?

Rien ne l'amuse autant que de recourir au latin pour mystifier les béotiens qui le prennent lui-même pour un rustre. Paul aurait été fier d'entendre son grand frère se payer la tête de l'inspecteur avec un tel flegme. Si l'admiration de Francis pour l'intellectuel de la famille ne s'est jamais démentie, ce dernier le lui rendait bien, profitant de toutes les occasions pour souligner la force de caractère de son aîné. Parmi les nombreuses épreuves surmontées par Francis, on note en tête du palmarès une faillite causée par un comptable malhonnête, une chute de quinze mètres qui lui a salement abîmé des vertèbres, et la naissance d'un enfant trisomique. En comparaison, les

pérégrinations de Paul avec une équipe de porteurs indigènes pour photographier des baobabs géants au pays des hyènes apparaissent comme une sinécure. Le roseau plie, mais ne rompt pas, avait coutume de dire Paul pour saluer le courage de Francis.

Va falloir arracher cette cochonnerie, dit le jeune inspecteur avec une moue dégoûtée, comme si tout ce latin évoquait pour lui une maladie vénérienne.

Il faudrait peut-être d'abord évaluer si l'enracinement a pu endommager la structure. On pourrait demander l'avis d'un ingénieur avant de mettre la sécurité de la population en péril...

Eh, tu te fous de ma gueule ou quoi?! Quand j'aurai besoin d'un conseil avant de prendre une décision, je te sonnerai...

Et puis, moi, mon métier, c'est d'escalader des arbres, pas des piliers de béton.

Tu feras le nécessaire. Si c'est une question d'équipement, adresse-toi à l'unité d'entretien des structures. Cette mauvaise herbe doit disparaître avant qu'un connard de journaliste vienne la photographier.

Pas avant que Paul puisse la voir, se dit Francis en serrant les mâchoires. Son frerot s'est peut-être agenouillé devant le rejeton du grand figuier sous lequel Bouddha reçut l'Éveil, il a peut-être dormi à la barbe des gardes forestiers sur les plus hautes branches d'un arbre sacré en Nouvelle-Zélande, mais rien ne le revigorera davantage que le spectacle de la lutte livrée par cet arbuste ensauvagé.

C'est quand même étrange que personne ne s'en soit aperçu plus tôt, lance-t-il avec un sourire en coin.

On ne peut plus avoir confiance en personne! répond l'inspecteur.

Gesticulant de plus belle pour évacuer sa colère, le jeune homme accuse d'abord les surveillants de structures, tous des paresseux et des incompetents, avant d'admettre qu'il n'y a plus assez de surveillants de structures pour alerter les inspecteurs, plus assez d'inspecteurs pour consulter les ingénieurs civils, et plus assez d'ingénieurs civils pour assurer le bon déroulement de la réfection de l'échangeur Griffith.

Faudrait pas se surprendre si tout s'effondre un jour, ajoute-t-il d'un ton sentencieux, mais ça ne sera pas à cause de cette putain de mauvaise herbe!

Épuisé par la chaleur et une autre nuit blanche, Francis se demande pourquoi il reste là à écouter les jérémiades de l'inspecteur. Pourquoi n'est-il pas plutôt demeuré auprès de Paul, qui pouvait encore il y a deux jours lui décrire l'incomparable beauté d'un magnolia d'Amérique en pleine floraison dans le cloître d'une église à Padoue? Comment s'est-il si facilement persuadé qu'il ne pouvait pas mettre sa vie sur pause? Comment a-t-il pu entretenir jusqu'à la fin l'illusion qu'un cancer n'est guère plus redoutable que ce pauvre arbuste qu'on peut extirper à n'importe quel stade de sa croissance de sa gangue de béton?

Au milieu du vacarme autoroutier, la vibration de son portable l'arrache à ses pensées culpabilisantes. D'un geste de la main, il intime le silence au jeune inspecteur qui lui jette un regard courroucé. Au bout du fil, sa femme, d'habitude si loquace, économise ses mots.

L'hôpital vient juste d'appeler. Ton frère est mort.

Comme un arbre frappé par la foudre, Francis chancelle dangereusement, à tel point qu'il doit s'appuyer sur le pilier pour maintenir son équilibre.

Oui, oui, ça va, s'entend-il répondre avec la voix d'un homme qui n'habite plus son corps. Ça va aller...

Après avoir remis le portable dans son étui, Francis s'éloigne en titubant, ne faisant plus du tout attention à l'inspecteur qui le hèle.

Ça va? Ça va?

Le roseau plie, mais ne rompt pas, répète-t-il, inaudible, pendant que l'inspecteur lui tourne autour comme un jeune chien fou.